

L'expression de la colère populaire

RENÉ HARDY, *Charivari et justice populaire au Québec*,
Québec, Septentrion, 2015, 288 pages

Alain Croix

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Croix, A. (2015). Compte rendu de [L'expression de la colère populaire / RENÉ HARDY, *Charivari et justice populaire au Québec*, Québec, Septentrion, 2015, 288 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 14–14.



L'EXPRESSION DE LA COLÈRE POPULAIRE

Alain Croix

Historien, professeur émérite, Université de Rennes 2 - Haute-Bretagne

RENÉ HARDY

CHARIVARI ET JUSTICE POPULAIRE AU QUÉBEC

Québec, Septentrion, 2015, 288 pages

Madame Haugé, Je suis forcé de vous avertir comme cèffre du chalivari [...] que vous avez avoir un chalivari le petit chalivari qui il a hu leautre foi sest rien.

A ces deux lignes, on peut déjà mesurer l'intérêt de ce livre qui nous amène droit dans la culture québécoise des XIX^e et XX^e siècles, et bien au-delà de son objet précis: ici l'alphabétisation, avec ces transcriptions phonétiques si précieuses de la manière de parler...

Par ailleurs, il faut constater que ce livre dépasse, et de beaucoup, l'horizon québécois: sauf erreur de ma part, aucun ouvrage n'a jamais utilisé un tel corpus, 190 affaires au total qui se sont déroulées pour l'essentiel entre 1800 et 1934 avec même quelques dossiers débordant au XVIII^e siècle ou au milieu du XX^e.

L'ampleur chronologique du propos est importante, car elle indique les ambitions: pister les origines européennes du charivari, montrer comment celui-ci fut pratiqué au Québec, et suivre sa disparition progressive. Cette disparition fait d'ailleurs l'objet d'un dernier chapitre très précieux. L'auteur pointe bien que l'État, qui légifère contre le charivari, et l'Église, qui multiplie les interdictions, n'ont qu'un faible poids sur le coup; néanmoins, René Hardy met en relief les effets à long terme de la prise en main de la culture québécoise par l'Église catholique, avec la complicité d'un État qui lui confie l'éducation. L'Église parvient, au terme d'un siècle d'efforts – le XIX^e – à maîtriser cette «culture populaire», mais elle se lie ainsi au sort d'une culture policée et étriquée dont l'éclatement, dans les années 1960, marquera aussi l'effondrement de son influence: victoire ultime, peut-être, des «charivaristes»...

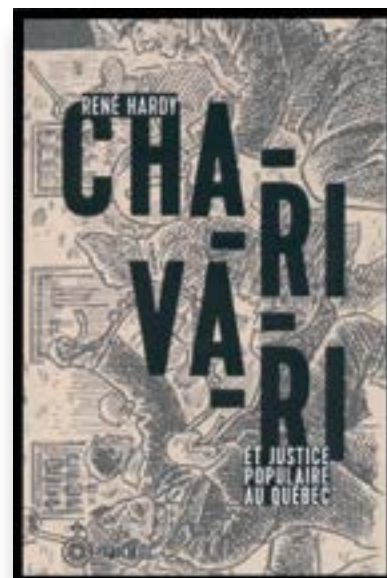
Pour soutenir son propos, René Hardy utilise évidemment toutes les armes de l'historien. Il procède à une analyse à peu près exhaustive de la bibliographie et des interprétations européennes; il s'agit du seul point peut-être sur lequel on pourrait

lui chercher noise, tant il est indulgent en rapportant des analyses des années 1970 qui font sourire aujourd'hui. Le lecteur fera son tri. L'auteur conduit aussi une réflexion serrée sur les biais introduits par des sources qui sont pourtant aussi variées que possible: archives judiciaires et ecclésiastiques, presse, monographies, enquête orale... Il développe un rapport remarquable au document, ce qui nous donne un ouvrage semé d'insertions de textes précieux et, on s'en doute, souvent savoureux... De plus, il démontre un sens de la nuance qui évite le simplisme: le charivari n'est pas seulement populaire, pas seulement masculin: non sans quelque mérite, compte tenu des sources, le rôle des femmes est bien montré.

Quand un charivari vise le président du Conseil législatif qui a fait emprisonner deux journalistes (1832), nous sommes dans une forme de protestations qui renvoie à ces Trois Glorieuses françaises qui faisaient rêver les élèves des collèges sulpiciens du Québec, et la date en fait un élément précurseur des Rébellions de 1837-1838, au cours desquelles les Patriotes sauront user de l'arme du charivari.

Le résultat est impressionnant, car tout est dans ce livre. Les rituels bien sûr, avec en premier lieu la production du bruit, élément spectaculaire et indispensable. Les degrés de la violence. Les acteurs, qui sont non seulement des gens du peuple, mais aussi des bourgeois, au moins jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Les lieux, longtemps villes autant que campagnes. Les périodes. Les cibles, évidemment les remariages considérés comme enfrenant les normes sociales (trop grands écarts d'âge, de condition, délai de veuvage trop court...), évidemment aussi les manquements trop ostensibles aux mœurs acceptables (alcoolisme, malhonnêteté, femme qui porte la culotte...), mais aussi parfois des victimes de vengeances plus personnelles. Et enfin, le fréquent consensus, voire l'accord tacite des victimes, qui mettent fin au charivari en accordant une compensation sous forme monétaire ou directement consommable...

L'apport le plus remarquable tient cependant dans le chapitre consacré aux «charivaris politiques». L'auteur y montre bien comment la forme du charivari s'adapte très facilement à l'expression de sentiments



collectifs qui ne relèvent pas seulement des normes en matière de mariage, de sexualité ou de comportement social. Le charivari peut être aussi l'expression politique – nous dirions en France: citoyenne – d'un peuple écarté de toute forme d'accès au pouvoir. Quand une prison est enfoncée pour délivrer des charivaristes (Montréal, 1821), nous sommes exactement dans une des formes

les plus ordinaires de la révolte populaire, de la France du XVII^e siècle au «Libérez nos camarades» des mouvements urbains d'aujourd'hui. Quand un charivari vise le président du Conseil législatif qui a fait emprisonner deux journalistes (1832), nous sommes dans une forme de protestations qui renvoie à ces Trois Glorieuses françaises qui faisaient rêver les élèves des collèges sulpiciens du Québec, et la date en fait un élément précurseur des Rébellions de 1837-1838, au cours desquelles les Patriotes sauront user de l'arme du charivari. Le charivari, c'est aussi une réponse au suffrage censitaire, à la pratique du vote public, à l'achat des suffrages. Le charivari, c'est encore l'arme des plus pauvres, de ceux qui n'ont pas accès à la culture savante ou même à ses bribes, jusqu'à manifester ainsi contre l'imposition d'une taxe foncière pour financer les écoles au cours de la «guerre des éteignoirs» de 1849-1850.

Le livre de René Hardy n'est donc pas seulement un livre d'histoire. Au moins pour le lecteur européen que je suis, il fait réfléchir au présent, et à ce qui est peut-être – sans doute? – la forme contemporaine du charivari pour celles et ceux qui n'ont pas ou plus d'autres moyens de protestation: le vote populiste.

Et c'est bien, à mon sens, à l'ampleur des réflexions qu'il suscite qu'on reconnaît un grand livre d'histoire. ♦

L'Église parvient, au terme d'un siècle d'efforts – le XIX^e – à maîtriser cette «culture populaire», mais elle se lie ainsi au sort d'une culture policée et étriquée dont l'éclatement, dans les années 1960, marquera aussi l'effondrement de son influence: victoire ultime, peut-être, des «charivaristes»...